

## Séminaire du 13/01/17.

« L'inconscient (...) c'est que l'être en parlant, jouisse, et, j'ajoute, ne veuille rien en savoir de plus<sup>1</sup>. »

Cette citation est tirée de la leçon du 8 mai 73 dans laquelle Lacan prévient qu'il amènera « quelques formules un peu serrées concernant ce qu'il en est de l'inconscient<sup>2</sup> », formules qu'il estime devoir être difficiles<sup>3</sup>. Qu'il emploie quelques formules serrées et difficiles, ça n'est pas nouveau. C'est ce qui pousse l'auditeur ou le lecteur qui le veut bien à faire un effort, et c'est bien ce qui est là certes difficile mais passionnant.

La nouveauté, c'est sa définition de l'inconscient, sur laquelle je reviendrai, et sa thèse sur la parole par laquelle je vais commencer car cette idée que l'être en parlant, jouisse, m'a longtemps interrogé.

Il y a eu dans l'enseignement de Lacan sa théorisation de la parole pleine qui, restituée dans la cure, révèle le refoulé et fait solution puisqu'elle mettrait à jour ce qui est venu faire blocage ou symptôme. Parole pleine qui serait alors opératoire, en lieu et place de la parole vide, du blabla qui sert à ne rien dire ou seulement à communiquer.

Avec la parole faite de jouissance, nous avons donc là une thèse supplémentaire et différente.

Que l'être en parlant jouisse, dit comme ça, au premier abord, ça pose problème quand même. Ce n'est pas du tout l'idée commune qui voudrait que l'être en parlant donne du sens. C'est curieux a priori cette idée que, quand je parle je jouis. Je parle donc je jouis pour parodier une citation célèbre, alors que la pensée commune c'est plutôt, je parle donc je pense. C'est d'autant plus curieux que, présentement, je suis en train de parler.

Pour en saisir quelque chose, j'ai pensé que nous pouvions commencer par un retour en arrière, retour à la toute petite enfance. Dans cette période, on remarquera que la parole de l'entourage d'un petit enfant, le plus souvent les parents, n'a rien à voir avec le sens pour le bébé. Il ne comprend rien à ce qu'on lui raconte, et bien souvent d'ailleurs il n'y a rien à comprendre, mais ça lui plaît généralement. Ça lui plaît d'autant plus que les signifiants qu'il entend vont souvent être associés à des soins de nursing et seront de ce fait érotisés. Entendre la mère, qui souvent en lui parlant va prendre soin de lui, c'est agréable pour le bébé.

En retour, avec son babil, il ne répondra pas non plus avec du sens, et ça plaira tout autant aux parents qui penseront bien sûr qu'il dit des choses très intelligentes. On pourrait dire que dans les échanges des parents avec leur bébé, c'est le règne du non sens. A les écouter, c'est la fête du grand n'importe quoi (un grand n'importe quoi très important pour l'enfant cela dit). Lalangue, telle que le bébé en fait usage, ça n'est pas d'abord fait pour communiquer, dans le sens de se faire comprendre, c'est d'abord fait pour jouir, et ensuite pour se faire reconnaître, et ensuite seulement pour communiquer.

C'est petit à petit avec le langage, le langage comme construction, qu'il cherchera à se faire comprendre mais, à ce moment là, signifiant et jouissance sont déjà soudés. Lalangue fait jouir, alors que le langage interdira pour partie la jouissance. Pour partie parce que le langage que l'enfant apprendra aura en quelque sorte deux racines: lalangue, en un seul mot, soit l'ensemble des éléments, des équivoques qui feront trace dans son inconscient, et la langue, en deux mots cette fois, soit l'ensemble des éléments faisant que l'on peut se comprendre, pour nous la langue française.

Avant d'arriver au sens du langage, l'être humain passe par le hors sens de lalangue, expérience qui vient donc en premier et qui laissera des traces.

En parlant, comme je le fais maintenant, je fais usage d'une langue et du langage, mais celui-ci a en quelque sorte et pour reprendre une métaphore informatique, un code source:

---

<sup>1</sup> J.Lacan, *Le séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, Coll.Points, p. 95.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 134.

lalangue. Une caractéristique du code source est d'agir sans être vu, ce qui fait la difficulté de le découvrir pour saisir en quoi et de quoi il est à la source.

Pour chacun, même si le langage, constitué de sens, de syntaxe et de grammaire, va supplanter et recouvrir lalangue, l'érotisation conjointe du corps et des sons au moment de l'entrée dans la vie donnera aux signifiants un poids de jouissance. Lalangue sera oubliée, mais elle ne nous oubliera pas, trouvant à s'immiscer dans la parole qui en dira plus que ce qu'elle semble énoncer. Freud l'avait déjà repéré. Lacan le dit autrement quand il profère que dans la parole, mais aussi dans le fait de parler, il y a de la jouissance. Ce n'est pas seulement « l'être parlant jouit » mais « l'être, en parlant, jouit. »

ça ne veut pas dire qu'il ne fait que jouir quand il parle, ce qui pourrait être une interprétation trop rapide de la formule de Lacan. Dans le fait de parler, il peut y avoir du sens et heureusement car la vie dans le seul hors sens serait très compliquée. Mettre en lumière le hors sens, ça n'est pas bannir le sens même si, du sens aussi, il est possible de jouir. Il suffit pour s'en convaincre de lire certains écrivains (Joyce en est peut-être le paradigme), certains poètes, écouter des chanteurs ou des politiques, et même parfois nous-mêmes. Jouissance du hors sens de lalangue et jouissance du sens de la langue vont de paire.

Au fond, ce qui peut paraître être une nouveauté — que l'être en parlant jouit — n'est peut-être pas si nouveau que ça. Je me dis qu'on en a une petite idée, sinon on parlerait beaucoup plus dans les rencontres de psychanalyse.

Et n'est-ce pas une expérience de la cure? Qui dans une cure ne se rend compte du poids des mots, du poids de jouissance des mots?

Encore fallait-il le formaliser et le théoriser.

La révélation de la psychanalyse ne concerne donc plus seulement l'inconscient mais aussi la jouissance qui, à suivre Lacan, « fait la substance de tout ce dont nous parlons dans la psychanalyse<sup>4</sup> »

Revenons malgré tout à l'inconscient dont, dans cette leçon du 8 mai 73, Lacan rappelle qu'il est au départ du discours analytique. C'est effectivement intéressant de le rappeler car le risque de l'oublier est je crois constant, peut-être y compris pour les analystes. J'ai l'idée que l'horreur de savoir, même si c'est une expérience traversée, n'en reste pas moins possiblement présente et donc active. On n'y va pas trop vers l'horreur, même s'il est bien sûr juste d'attendre d'un analyste qu'il en sache quelque chose et que ce qu'il en sait ne soit pas savoir mort pour lui-même.

L'inconscient, au départ du discours analytique, Lacan en donnera plusieurs définitions et donc celle qui nous intéresse aujourd'hui et qui préfigure le néologisme de parlêtre qu'il introduira un peu plus tard et avec lequel il concentrera un peu plus sa thèse, disant que du parlêtre, c'est là l'inconscient.

Cette nouvelle définition indique que l'inconscient n'est plus seulement fait de signifiants refoulés et qu'il suffirait, comme on l'a vu, de révéler par la parole pleine. Il est fait de lalangue<sup>5</sup>, plus précisément de la façon que chacun de nous a été et s'est imprégné de ses dépôts. « A été » puisque les signifiants lui sont venus de l'Autre, et « s'est imprégné » parce que chacun est aussi acteur de sa vie, même si ses choix sont inconscients. Tout ce qui nous arrive n'est pas du seul fait de l'entourage ou des parents.

Lalangue est en quelque sorte le gîte de l'inconscient, c'est là qu'il va se nourrir, et dans la parole y seront logées ses traces, traces de jouissance qui seront en quelque sorte sa traduction.

L'inconscient est actif, dans la jouissance de la parole entre autres si bien que, quand on parle, on ne sait pas ce qu'on dit<sup>6</sup>.

---

<sup>4</sup> J.Lacan, *Le séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 45.

<sup>5</sup> J.Lacan, *Le séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, Coll.Points, p. 174.

<sup>6</sup> J.Lacan, *Le séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 44.

Il faudra le travail d'analyse pour déchiffrer ce qui a été chiffré avec cette limite que tout ne sera pas déchiffrable. Et il ne s'agira plus pour l'analyste de révéler le sens, ce qui ne ferait que reproduire du chiffrage, mais d'approcher la valeur spécifique que chaque analysant donne aux mots.

Que l'être en parlant jouisse implique que l'analyste n'a pas à expliquer mais à interpréter. Expliquer ne met pas à jour la jouissance, si ce n'est celle de l'analyste. L'interprétation ne va donc pas viser le sens mais la jouissance, elle va viser au sens.

Maintenant, c'est une chose de dire qu'il y a de la jouissance et du savoir impossible à atteindre, mais Lacan dit: l'être parlant ne veut rien en savoir de plus.

Au point de départ du séminaire *Encore*, Lacan dit quelque chose d'étonnant et d'inattendu pour lui-même et qui pourrait s'appliquer à tous: « Je n'en veux rien savoir ». On pourrait dès lors se demander ce que nous faisons là. Et pourtant, de la même manière qu'il est *ENCORE* là comme il le dit pour lui-même au moment de ce séminaire, nous sommes encore là, même si les années de travail pour certains commencent à s'accumuler et vont probablement se poursuivre, encore.

De la jouissance dans la parole, de l'inconscient, ne rien vouloir en savoir de plus, ça voudrait dire que nous voudrions bien en savoir un peu quelque chose quand même. D'ailleurs, à nouveau, nous ne serions pas là s'il en était autrement.

Quand Lacan dit que nous ne voulons rien en savoir de plus, nous pouvons l'entendre comme, justement, une invitation à un effort supplémentaire, à ne pas se contenter de quelques acquisitions de savoir, aussi satisfaisantes, opérantes, utiles ou jouissives soient-elles. Autrement dit, cela peut-être une invitation à pousser sa psychanalyse pour l'analysant, soit dire encore, et à penser la psychanalyse pour l'analyste, soit dire encore au-delà de ce qui a déjà été répété par tous ceux qui se sont succédés depuis Lacan.

Invitation donc à ne pas être des puritains de la psychanalyse qui se résumerait à en faire une lecture et une application de type religieuse ou dogmatique.

Mais qu'est-ce qui s'oppose au savoir, de plus, et quel est ce plus que nous ne voudrions pas savoir?

La jouissance s'oppose au savoir. C'est une expérience commune quand il s'agit de la jouissance physique et en particulier sexuelle par exemple qui sont des temps sans savoir, mais ça va au-delà avec la jouissance dans la parole dont il est difficile de saisir quelque chose. Lacan reconnaissait que nous ne sommes pas au bout de nos recherches quant à l'économie de la jouissance: « ça aurait un petit intérêt qu'on y arrive. (...) peut-être, on a une petite chance de trouver quelque chose là-dessus, de temps en temps, par des voies essentiellement contingentes<sup>7</sup>. »

Il a parlé de joui-sens, donc de jouissance du sens. C'est assez curieux car le savoir, dans le discours commun, est lié la pensée, laquelle n'aurait rien à voir avec la jouissance. Or Lacan n'a pas dit « je pense donc je suis » mais, « je pense donc se jouis », contractant la formule en « Je suis ». (La troisième).

J'ajoute que la jouissance dans la parole est d'autant plus difficile à attraper qu'elle se détourne, qu'elle évite les sens, je parle là des cinq sens. Disons qu'elle ne se ressent pas en direct. Elle ne se touche pas, ne se sent pas, ne se goûte pas, ne se voit pas et ne s'écoute pas. Cela dit elle peut être entendue. Parce que cette jouissance n'est pas ressentie, il faut l'analyste pour la débusquer.

Elle peut produire des affects, et donc avoir des effets sur le corps, mais qui restent énigmatiques et dont on peut ne tirer d'emblée aucune conséquence, aucune cause, ne faire aucun lien. Ce dont nous nous préoccupons généralement, c'est ce que nous ressentons, un symptôme par exemple. On vient voir un analyste pour un symptôme, non pour une jouissance. La jouissance de la parole, on n'en a pas idée, et malgré tout, on peut y tenir avec force si bien que l'être en parlant jouisse, fait partie de ce qui peut rendre l'analyse interminable. La jouissance, difficile de s'en séparer. « Les êtres parlants sont heureux<sup>8</sup> » disait Lacan.

---

<sup>7</sup> J.Lacan, *Le séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, Coll.Points, p. 148.

<sup>8</sup> J.Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Ecrits* », dans *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 556.

L'inconscient s'oppose au savoir également, par définition je dirais puisque c'est un savoir insu. Il est en partie déchiffrable, il est possible d'en savoir un bout, mais jamais complètement du fait de l'inconscient réel. C'est un savoir impossible à rejoindre pour le sujet, et une cure qui viserait à l'épuiser ne ferait qu'épuiser et l'analysant, et l'analyste.

Enfin, avec la jouissance et l'inconscient, l'ignorance, l'une des trois passions de l'être, s'oppose au savoir. L'ignorance qui n'est pas un vide mais au contraire un remplissage qui viendra faire bouchon, un remplissage de certitudes, de scénarios, d'idées reçues par exemple.

Si d'une part de savoir nous voulons bien, les obstacles pour en savoir plus sont donc particulièrement actifs. Qu'est-ce donc que nous ne voudrions pas savoir? A quelle horreur voudrions-nous échapper?

Lacan donne une réponse à la fin de la citation: l'être parlant ne veut rien savoir du tout.

Ce n'est pas qu'il ne veut pas du tout savoir. Et même de tout le savoir, certains en voudraient bien, ce qui peut donner lieu à des connaissances qui ne feront qu'alimenter, au contraire de ce qui est attendu, la passion de l'ignorance, mais exit alors le savoir du tout.

Je propose l'hypothèse que le tout auquel Lacan fait allusion est le tout dont nous voudrions être affublés, un tout qui est mis à mal du fait de la castration. Savoir quelque chose du tout implique d'en savoir l'impossible à atteindre, voilà ce qui fait horreur. L'horreur de savoir concerne le réel irréductible de la castration, réel qui nous contraint, qui vient dire que tout ne sera pas déchiffrable. Horreur de savoir notre solitude, qu'il est impossible d'être comblé, en particulier par un autre. Horreur de savoir qui viendra détrôner l'amour du savoir pour faire place, c'est ce que l'on peut attendre entre autres d'une analyse, au désir de savoir.

Pour terminer, quels liens peut-on faire entre cette citation de Lacan et le séminaire de cette année dont je rappelle le titre: *Une erre éthique, le dire de l'amour*. Je propose là aussi quelques hypothèses sur l'idée que j'ai aujourd'hui de cette erre éthique, associée au dire de l'amour.

Cela pourrait désigner le moment qui précède de peu la fin de l'analyse, moment d'embrouille dont l'analysant va peut-être se débrouiller. Je pense à ce que disait Marie-Noëlle Jacob-Duvernet de la différence entre moment décisif et moment décisionnel. Moment décisif, il se passe quelque de sérieux, mais qui n'est pas encore tout à fait la fin. Cet entre deux pourrait être cette erre qui appelle un choix éthique permettant de passer du décisif au décisionnel, ce moment où l'on veut bien savoir quelque chose de plus et du tout, et qui permettra la séparation.

C'est une première hypothèse.

Une seconde.

Nous l'avons vu: aucun espoir de savoir en totalité ce qu'on dit, même après 30 ans d'analyse. Il y a un indicible, un inaccessible, il y a un reste, mais un reste qui nous intéresse.

Ce qui reste, ce qui ne sera pas déchiffrable, ce pourrait être l'erre, ce qui continue de se produire du fait de l'inconscient réel, ce qui fait que le bateau bouge encore bien qu'on ait coupé le moteur. Ce qui fait que, après l'analyse, une fois l'analyste destitué, le sujet ne s'arrête pas et poursuit sur sa lancée. Le moteur, c'était l'analyste, en place d'objet cause du désir permettant à l'analysant d'être au travail, d'affronter les vagues.

La cure permet je crois d'en savoir plus sur cette erre et chacun peut faire alors le choix d'en tenir compte, d'en être dupe. C'est là où se situerait l'éthique.

Parce que, du fait de la cure, du fait du dire de l'amour de transfert, l'analysant en sait plus sur sa jouissance, il peut alors faire le choix de n'en pas rester à ce seul savoir. En rester au savoir sur la jouissance, qui est une option éthique, ne produirait je pense que du cynisme, ce qui s'observe. L'analysé va au-delà et peut faire quelque chose de nouveau de son rapport à la jouissance.

L'erre, éthique, je dirais concerne dans ce cas le rapport que chacun, alors ni naïf, ni cynique, entretient avec ce qui reste et avec sa jouissance.

C'est cette éthique qui est attaquée par le discours capitaliste, lequel tente d'éliminer les limites à la jouissance. Ce savoir sur le tout dont Lacan parle, le discours capitaliste n'en veut pas. Par sa promesse d'un bain de jouissance, il tente d'aboutir à sa forclusion.

Lacan a parlé dans son séminaire *Le savoir du psychanalyste* de « forclusion de la castration » dont découle « Le rejet des choses de l'amour<sup>9</sup> », amour qui suppose la castration. Ni erre éthique ni dire de l'amour dans le discours capitaliste, et c'est à cet endroit, encore plus à notre époque où le tout-possible est de plus en plus et à tout moment autour de nous, c'est à cet endroit entre autres que la psychanalyse, qui n'est pas un concept abstrait mais qui vit du fait de femmes et d'hommes qui la rendent vivante, peut être subversive.

---

<sup>9</sup> J.Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, Séminaire inédit, leçon du 6 janvier 1972.